

# Le Drone

## DE L'ANTIPRESSE

N° 59 | 24.2.2019

**Les princes de l'Hiver (2)**

**Propagande 2.0 (2)**

**E-dossier santé,  
la fin de la sphère privée**

**L'affaire Benalla et la  
séparation des pouvoirs**

Les choses vues d'en haut  
Observe. Analyse. Intervient.

LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## Les princes de l'Hiver (2)

### Résumé de l'épisode précédent

**D**URANT UNE PÉRIODE DE SERVICE MILITAIRE DANS LA VILLE DE SON ENFANCE, UN HOMME DÉJÀ MÛR ESSAIE DE RETROUVER SES CAMARADES D'ÉCOLE PAR L'ANNUAIRE TÉLÉPHONIQUE. IL FINIT PAR CONTACTER EVELYNE, SON PREMIER BÉGUIN — MAIS LE REGRETTE AUSSITÔT. QU'AVAIT-IL À S'INVITER DANS LA VIE DE CETTE FEMME? ILS FINISSENT TOUT DE MÊME PAR SE RENCONTRER.

Le sourire de la jeune femme s'était transformé en un rire franc. Elle devait savourer son air ahuri. La collision entre ce missile balistique et la sage écolière binocleuse de son souvenir lui avait grillé le cerveau. Un seul repère fixe semblait résister aux marées du temps: son nez busqué qui s'était encore affirmé à mesure que les traits du visage s'éтираient et s'amincissaient. Une autre l'aurait peut-être fait raccourcir, ou corriger la courbure. Elle avait eu le bon goût de ne pas y toucher. Cette unique imperfection humanisait la déesse et du coup la rendait bien plus désirable.

En se relevant de sa marche d'escalier, il aperçut la pointe crasseuse de ses godillots et se dit qu'il aurait au moins pu se changer. En l'état, il était insortable. Il ne savait même pas s'il devait l'embrasser sur les

joues ou plutôt tendre la main à sa camarade de classe comme à une parfaite inconnue.

Elle avait déjà tranché le dilemme de son côté en se retournant vers la place:

— Ta voiture est par là? Je te propose de prendre le thé à la maison. J'ai Pablo qui est malade et je ne peux pas le laisser seul trop longtemps.

Pablo? Était-ce son fils ou un animal domestique? On verrait bien. Pour le moment, elle était repartie sur ses talons claquants vers sa voiture. Il grimpa dans sa vieille Citroën en essayant de ne pas la perdre de vue, mais elle l'attendait à la sortie de la place. Lorsqu'il fut à sa hauteur, elle bifurqua à droite et prit la route qui longeait le coteau.

Ce n'était pas la zone agricole qu'il attendait. Rien à voir! Tous ces pâturages de basse montagne idéalement

Le Drone de l'Antipresse est une publication de l'Association L'Antipresse. Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, Sion, Suisse. Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: via le site [ANTIPRESSE.NET/DRONE](http://ANTIPRESSE.NET/DRONE) ou nous écrire: [antipresse@antipresse.net](mailto:antipresse@antipresse.net)

Logo du Drone: Julia Dasic.

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)



exposés au sud avaient été transformés en zones résidentielles depuis qu'il avait quitté le canton. La ferme qu'il s'était figurée (avec son tas de fumier devant l'étable) était une villa *design* où le chalet alpin ne survivait qu'à l'état de clin d'œil. Avant d'entrer dans son garage, elle lui fit signe par la fenêtre de se garer sur le terre-plein. Par un ultime réflexe militaire, il fit demi-tour et se parqua nez vers la route, en position «prêt-à-démarrer». Elle, entre-temps, était passée par l'intérieur et lui avait ouvert la porte d'entrée.

Il hésita avant d'entrer, retenu par sa gêne. «Qu'est-ce que je fais là?» Mais il fut aussitôt happé par l'originalité du lieu. Sous un étage en mezzanine, le rez-de-chaussée n'était qu'une seule pièce, avec, dans un coin, un bloc de cuisine en béton. Les murs aussi étaient en béton nu, très clair. Les immenses baies vitrées inondaient la maison d'une

lumière presque insupportable. L'architecte (ou les propriétaires) avait pris le parti de meubler l'espace avec du vide. Un salon de cuir austère, quelques tableaux abstraits aux murs, une tapisserie géométrique, pas d'armoires visibles, pas d'étagères. Deux colonnes hi-fi très minces, mais sans chaîne stéréo en vue. Quelques dessins d'enfant étaient collés aux fenêtres.

...

L'anomalie le frappa immédiatement: il n'y avait de livres nulle part! A l'époque, la maison du père Decosta, depuis l'entrée et jusqu'à la chambre de Liline, n'était qu'un labyrinthe de bibliothèques. On n'avait même pas disposé de *coffee table books* sous la table basse en verre. Peut-être y avait-il une pièce dédiée à la lecture, mais il en doutait.

Il ne put s'empêcher de le relever:

«Ça change de l'appartement de tes vieux.

— Tu peux dire! On étouffait là-dedans. Ici, avec Gaëtan, on a décidé de vivre en communion avec la nature.»

Il regarda par la fenêtre: la prochaine villa se trouvait à moins de vingt mètres et les pelouses se dessinaient avec une rectitude géométrique. La «communion avec la nature» devait plutôt être un slogan sur plans du promoteur immobilier.

Elle l'avait invité à s'asseoir dans le salon pendant qu'elle préparait le thé. Dans le silence d'église qui les entourait, il entendit une porte s'ouvrir très doucement puis se refermer.

«Tu peux venir, Pablo! C'est Antoine, le copain dont je t'ai parlé. Viens, viens dire bonjour!»

Un garçonnet enchifrené en pyjama vint lui tendre une main timide et molle puis il retourna dans sa chambre. Son soulagement fut de brève durée: le gosse était seulement allé chercher un bloc de coloriage avant de se pelotonner dans un fauteuil à côté d'eux. Que pourraient-ils se dire devant ce témoin? Qu'avaient-ils à se dire, du reste?

...

Elle avait parfaitement rempli son rôle d'hôtesse. Elle l'avait invité, ramené, présenté, installé. Le thé fumait dans les tasses. Il ne lui restait plus rien d'autre à faire que de se mettre à table. Mais comment lui expliquer, à cette femme si franche, si directe, ce qu'il était venu faire

chez elle, s'il ne le savait pas très bien lui-même? Ici encore, ce fut elle qui prit les devants. Par la voie la plus prudente.

«Voilà, c'est Pablo, huit ans, deuxième année de l'école primaire, un bon coup de crayon et une bonne grosse grippe.»

Légères inclinaisons de tête.

«...Et ça, Pablo, c'est Antoine, mon vieux copain de classe avec qui nous avons fait des choses extraordinaires...»

Elle raconta à son fils leurs jeux, leurs balades dans la vieille ville encore peu peuplée, leurs goûters somptueux du mercredi, leurs cerfs-volants que plus personne ne savait faire en papier journal, leurs championnats de calcul mental en classe, où ils se disputaient toujours la première place. Il était fasciné par le nombre de choses qu'elle se rappelait. Chaque évocation faisait jaillir d'éphémères bulles d'odeurs, de sons ou de formes de la mer morte de sa mémoire. Des bulles qu'il aurait tant aimé pouvoir conserver, mettre sous vide...

Puis elle attaqua l'épisode du carnaval en jetant de rapides regards du côté d'Antoine, moins (lui semblait-il) en quête d'approbation que pour épier ses réactions. Comment ils avaient été sélectionnés, comment grand-papa les avait préparés, comment grand-maman (Antoine l'avait oublié) avait dessiné et taillé leurs costumes.

Quelque chose commençait à se nouer au fond de sa gorge et s'éten-  
dait vers sa poitrine. Cela faillit

exploser en sanglot lorsqu'il l'entendit se confier à son fils comme à une personne adulte:

«C'était magnifique, oui, mais tu sais... tout cela me faisait tellement peur. Carnaval, c'est fait pour que les gens se lâchent. Ils boivent, ils hurlent, ils font du bruit. Quand on est déguisé, on peut se permettre n'importe quoi. Et moi, de toute façon, je n'ai jamais aimé les déguisements.

— Oh, ce devait être très dur pour toi. Pourquoi tu n'es pas partie?

— On ne part pas comme ça, sourit-elle. Qu'aurait dit ton grand-papa? C'est un grand honneur, d'être élue princesse de Carnaval! Et puis, heureusement, il y avait Antoine, qui était tellement brave et tellement fort. Quand j'avais trop peur, je me cachais derrière lui et je prenais sa main.»

...

Elle n'aurait jamais pu deviner ce qui se passait dans la tête et les entrailles d'Antoine pendant qu'elle prononçait ces paroles. Son monde intérieur s'effondrait sur lui-même comme un bidonville ravagé par un tremblement de terre. Toutes ces années de honte. Tout ce silence, après...

Il ne l'avait plus revue après leur deuxième parade, sinon durant les heures de classe. Il s'était distancé peu à peu, puis il avait déménagé dans un autre canton. Des années durant, il avait repensé à elle, à cet abri chaleureux dans la vieille ville où elle l'attendait peut-être encore

avec ses livres, son piano et son chat Mono. Puis le temps avait fait son œuvre. Il n'avait jamais songé à la recontacter jusqu'à cette soirée d'ennui militaire.

Qu'avaient-ils fait entretemps? Il avait entamé une carrière universitaire, mais les charges administratives, le complotage permanent et le conformisme du milieu l'avaient découragé. Il avait bifurqué vers le grand reportage, publié quelques romans et même lancé une collection de livres «rebelle» qui lui avait valu un certain renom. Renom insuffisant, toutefois, pour arriver aux oreilles de sa princesse, restée dans sa province montagneuse. Elle n'avait même pas entendu parler des éditions Ithaque dont il était la principale locomotive. Cette ignorance décomplexée l'ulcéra un peu, même s'il ne se l'avoua pas. Que lisait-elle si elle ne connaissait pas Ithaque? Rien, peut-être. S'en portait-elle plus mal?

De toute évidence, non. A la différence de lui, elle n'avait pas «cherché midi à quatorze heures», comme elle lui résuma sa trajectoire sans façons. Elle était devenue institutrice et avait épousé un bon garçon, cadre de banque. Cela lui avait permis de faire de ses hobbies un métier en ouvrant une école de musique et de danse. La danse qu'elle enseignait aujourd'hui n'avait plus grand-chose à voir avec les petits «ratons» en tutu faisant des pointes devant un miroir. Elle l'avait entremêlée de musicothérapie et d'eurythmie et ce cocktail plaisir-santé lui avait valu un succès qu'elle avait même de la peine à

gérer. Elle passait le plus clair de ses journées et de ses soirées dans son école, où les élèves affluaient parfois de très loin.

Antoine n'avait jamais entendu parler du cours *Eurydix*, il ne savait rien des modes et des passions des «gens ordinaires», mais en tant qu'intellectuel il trouvait cela normal. Lui qui, à bientôt quarante ans, continuait de lorgner le monde à travers la loupe de ses lectures et voyait dans chaque anecdote de la vie réelle l'esquisse d'une *story*, ne pouvait pas comprendre cette trahison. Quand et comment Liline avait-elle abandonné le royaume de mots et de papier qui était le leur pour plonger ainsi, sans filtre, dans la vie réelle?

Sa perplexité devait être visible. A un moment donné, Evelyne interrompit son récit pour lui demander si cela allait. Bien sûr, oui. Pour changer de tonalité, elle se mit à lui parler de son fils, manifestement choyé malgré le surmenage de sa maman. Ses dessins, ses maîtresses. Tout cela était si prévisible, si banal... Assailli de pensées urticantes, il écoutait sans entendre, répondait sans réfléchir. Oui, bien sûr, il avait des enfants lui aussi, un peu plus âgés. Deux garçons et une fille. Professionnellement? Plutôt satisfaisant, oui. Encore que l'édition, ce n'est pas la banque. C'est un choix...

C'était comme s'il lui parlait du fond d'une piscine. La colonne d'eau qui l'écrasait était faite de dérision et de regret. Durant tout ce qui lui restait d'enfance, et bien au-delà, il

avait traîné derrière lui cette honte: s'être caché dans les voiles et les paillettes d'une gamine pour supporter le tapage vulgaire mais inoffensif de la foule. Alors que c'était lui, le froussard, qui servait de rempart à celle qu'il utilisait comme bouclier! Si seulement il avait pu le deviner. S'il avait su interpréter ces quelques — rarissimes et presque fortuits — atouchements de la main qu'ils avaient eus. Mais il avait été trop obnubilé par sa propre peur pour percevoir la sienne. Comment les choses auraient-elles tourné s'il avait compris? S'il avait vraiment joué le rôle princier qu'on attendait de lui?

...

«Et... tu es encore marié?»

La question le fit remonter instantanément de ses profondeurs. Il croisa un regard soudain devenu sérieux, presque méfiant, et comprit aussitôt l'étendue du malentendu. *Encore* marié... Il se vit soudain avec les yeux de cette femme qui avait les deux pieds sur terre: un intello venu hanter les lieux de son enfance pour soigner le naufrage de la quarantaine. Divorce, pensions, misère, solitude... Que restait-il de sa vie s'il en était réduit à arpenter cette province? A tenter de renouer avec ses premières amourettes? Quelle autre image pouvait-il donner avec sa Citroën rayée, sa demi-carrière, son treillis feuille-morte tombant à pic pour dissimuler une garde-robe sans goût ni tenue?

«Et comment! Peine de longue durée, et je crois bien à perpète!»

essaya-t-il de plaisanter, saisi par la panique. Il est vrai qu'il ne lui avait pas parlé de sa femme, mais cela n'avait rien à voir. Comment lui expliquer?

L'idée d'une liaison avec Evelyne ne lui avait jamais effleuré l'esprit. Jamais — jusqu'à cet instant précis où elle avait confessé sa peur à son fils. A présent, il voyait une autre vie *possible*, comme une immense bifurcation qu'il n'aurait même pas remarquée sur le moment, vingt-cinq ans plus tôt. Cet attachement si insolite, cette *communauté d'âmes* auraient peut-être perduré, fleuri. Sans doute! Il se méprisait tant qu'il ne s'était jamais demandé si leur camaraderie lui manquait aussi, à elle.

«Tu as repensé, parfois, à ces années-là?» se surprit-il à lui demander.

«Oui. Bien sûr.» Son ton s'était fait étrangement grave et retenu. Mais elle se reprit aussitôt, se pencha vers lui avec une énergie, une gaie résolution, qu'il n'aurait jamais soupçonnées dans la gamine joufflue de jadis:

«Au fond, qu'est-ce qui t'a décidé à me rappeler?»

Il marqua une pause, le souffle coupé. Il ne savait pas ce qu'il allait dire, mais il sentait que, là, ce serait la vérité. Une vérité qu'il n'avait jamais eu la force de se formuler à lui-même.

«Au fond... C'est un peu étrange à dire... Mettons qu'il s'agit d'une vérification. En revenant à Saxé pour la première fois depuis tant d'années, en voyant comment la ville avait

changé, je me suis demandé si j'y avais vraiment vécu mon enfance, ou bien si...

— Si?

— Si je n'avais fait que la rêver. Si toi, mon copain Roger, Mme Favart la belle maîtresse rousse et tous ces gens que je n'ai plus revus, vous aviez été de purs produits de mon imagination ou si vous aviez vraiment existé. J'avais oublié tellement de noms, tellement de choses... Je me souvenais mieux des tatouages de Quiqueg, dans *Moby Dick*, ou de l'odeur de charbon des ruelles de Dickens, que des visages et des voix de ceux avec qui j'avais usé les bancs pendant cinq ou six ans.»

Elle le dévisageait avec une soudaine expression de profonde nostalgie. Sans même qu'ils s'en aperçoivent, le garçonnet — jusqu'alors au centre de l'attention — s'était retiré dans sa chambre. Oui, tel un oracle, sans préméditation, il venait de proclamer la vérité. Leur éphémère principauté de Carnaval avait été, peut-être, son contact le plus intense avec la vraie vie, son excursion la plus audacieuse hors de la bulle des livres. Le reste s'était dissous dans ses songes.

...

A cet instant précis résonna dans ses oreilles un nom sonore auquel il n'avait pourtant pas repensé en fouillant dans l'annuaire. Romuald Gaillard. Un cancre du fond de la classe où il siégeait lui aussi, n'aimant pas le premier rang des «ficelles» auquel le destinaient ses

excellents résultats. Voici quelques années, ce même Romuald, devenu douanier, l'avait reconnu à un passage frontière, non loin de là, et avait fait mine d'inspecter son coffre jusqu'à ce qu'il pouffe de rire. «Bon Dieu, Antoine, t'es myope ou quoi?» Il avait beaucoup changé, troqué sa tignasse sauvage contre une coupe de légionnaire, mais tout de même. Pourquoi ce diable de Romu avait-il été si heureux de le revoir? Il l'avait fait garer sur le côté juste pour le plaisir de lui offrir un café («Tu tombes bien, je finis justement mon service.») Et il l'avait bombardé de détails précis, pittoresques, dignes de la *Guerre des boutons* — mais dont il n'avait, lui, plus aucun souvenir. Encore aujourd'hui, Romuald lui était reconnaissant de ses coups de main clandestins pendant les examens, qui lui avaient évité de redoubler. Il ne faisait qu'opiner de la tête avec un air de connivence.

...

La réponse aurait dû la rassurer, mais il lui sembla que non. Qu'elle n'avait, en fait, pas besoin d'être assurée, qu'elle avait appris, simplement, à tourner la page sitôt qu'elle ne lui plaisait pas et à se réjouir de la suivante. Il l'envia pour cette faculté et se dit qu'on ne l'acquiert pas, en tout cas, en se cramponnant au monde des idées et des livres. Lui avait surtout exercé l'art de dire aux gens les choses qu'ils auraient préféré ne pas entendre et de choisir pour lui-même — par un étrange besoin d'héroïsme ou de contrariété

— les plats qu'il aurait préféré ne pas manger. Le succès des entreprises d'Evelyne était tout aussi naturel que les difficultés et les déceptions qu'il affrontait, lui, à chaque pas de sa carrière.

Le regard et le ton de voix de Liline avaient tout de même perdu imperceptiblement de leur éclat, comme la lumière dans cet aquarium ultramoderne qu'était son domicile. Les murs de béton se doraient comme des tranches de toast. L'après-midi touchait à sa fin. Le mari allait bientôt remonter de sa banque, on serait bien entendu obligé de lui proposer l'apéritif et pourquoi pas une raclette impromptue. Il sentit le besoin urgent de battre en retraite, se leva en faisant tinter ses clefs. «Eh bien, t'as vu l'heure?»

«Tu ne restes pas?»

Elle connaissait bien la réponse, il savait bien qu'elle devait poser la question — et pourtant, le ton de voix lui parut insistant et presque désespéré. L'espace d'une seconde, il dévisagea Evelyne Streit pour la première fois jusqu'au fond des prunelles. Puis il ramassa ses affaires.

«C'est gentil, mais tu sais... Quelqu'un m'attend, moi aussi.»

Il n'arrivait pas à repérer l'embouchure de sa manche dans ce tissu de camouflage à la noix. Le temps qu'il ait trouvé comment enfile sa veste de treillis, toute sa vie lui repassa devant les yeux. Oui, il avait vraiment pris les gens pour des spectres. C'était pour cela qu'il se souvenait si mal d'eux et de tout ce qui lui arrivait. *Vida es sueño* aimait-il à citer



Calderón en étalant sa culture hispanique. Mais il n'avait jamais perçu cette ironie suprême: que le rêve, ce n'était pas la vie, mais celui qui la contemplant depuis sa rive. Son esprit fébrile le replongea aussitôt dans un autre spectacle: *Les Autres*, le film vertigineux d'Amenábar, où l'on ne comprend qu'à la fin que les fantômes et les vivants sont intervertis.

Il se dirigeait, la tête tourbillonnante, vers la porte et vers sa voiture lorsqu'elle le tira par la manche, comme la gamine du Carnaval. Il s'arrêta, pivota d'un quart de tour. C'était elle, maintenant, qui cherchait son regard, avec un sourire un peu craintif et sur les lèvres une question qui avait du mal à prendre forme. Enfin:

«Et moi? Étais-je un produit de ton imagination, ou est-ce que j'existais vraiment?»

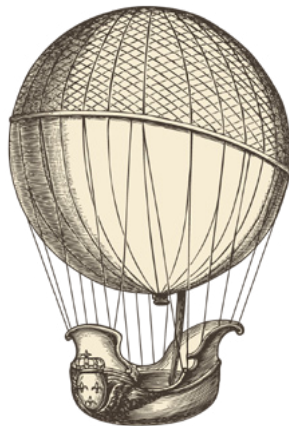
Elle était suspendue à ses lèvres,

lui sembla-t-il, comme si sa vie en dépendait. Comment pouvait-elle encore prêter attention aux élucubrations de ce rêveur égaré?

«Toi? Tu étais bien vivante. Plus vivante que je ne l'ai jamais été.»

Il la serra rapidement sans l'embrasser ni regarder son visage et s'engouffra dans sa voiture réglementairement garée en position «prêt-à-démarrer». Il la contempla dans son rétroviseur qui demeurerait immobile sur le pas de sa porte, jusqu'à ce qu'une haie lui coupe le contact visuel. La prof de danse aux jambes interminables ne lui inspirait plus qu'une fraternelle compassion.

Il ne devait plus jamais revoir Evelyne Streit née Decosta. En descendant vers l'autoroute, il s'arrêta dans une cabine téléphonique pour prévenir sa femme — inhabituelle délicatesse — qu'il serait en retard pour le repas.



CANNIBALE LECTEUR de Pascal Vandenberghe

## À l'ère de la propagande 2.0 (2)

**P**OURSUIVONS NOTRE LECTURE DU LIVRE DE DAVID COLON *PROPAGANDE*(1). APRÈS ÊTRE DEVENUE «MANIPULATION DE MASSE» DURANT LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE, LA PROPAGANDE EST ENSUITE SORTIE DU SEUL CHAMP POLITIQUE POUR ALIMENTER LE SECTEUR DES «RELATIONS PUBLIQUES», EN AYANT RECOURS AUX AVANCÉES SCIENTIFIQUES SUCCESSIVES: PSYCHOLOGIE SOCIALE, SCIENCES COGNITIVES COMPORTEMENTALES ET, PLUS RÉCEMMENT, NEUROSCIENCES. IL NE MANQUAIT PLUS QUE L'APPARITION DES NOUVELLES TECHNOLOGIES POUR DISPOSER ENSUITE DE L'ARSENAL PSYCHOLOGIQUE ET TECHNIQUE PERMETTANT LE PARFAIT ACCOMPLISSEMENT DU «VIOL DES FOULES» ANNONCÉ DÈS 1939 PAR LE MICROBIOLOGISTE ET SOCIOLOGUE ALLEMAND SERGE TCHAKHOTINE(2).

Comme nous l'avons vu dans notre précédente chronique, la propagande n'est pas le propre des régimes autoritaires, mais d'abord des démocraties. Le cas d'Edward Bernays éclaire mieux qu'aucun autre ce creuset que furent les démocraties occidentales dans l'essor de la propagande. Considéré comme l'un des «pères fondateurs» des relations publiques, Bernays (1891-1955), juif autrichien exilé aux États-Unis qui était deux fois neveu de Sigmund Freud (par sa mère Anna, sœur de Freud, et par son père, frère de l'épouse de Freud), enseigna à l'université de New York au début des années 1920 tout en créant un bureau de «relations publiques». Deux livres l'ont rendu célèbre: *Crystallizing Public Opinion* (1923) et *Propaganda*(3) (1928). Comme l'écrit le préfacier de l'édition française de ce second livre, Bernays était convaincu que «la masse est incapable de juger correctement des affaires publiques et que les individus qui la composent sont inaptes à exercer le rôle de citoyen en

*puissance qu'une démocratie exige de chacun d'eux: bref, que le public, au fond, constitue pour la gouvernance de la société un obstacle à contourner et une menace à écarter.»*

Bernays s'inspirait des travaux de l'Américain Walter Lippmann (1889-1974), premier théoricien de la propagande en démocratie, qui était aussi plus que méfiant envers la «tyrannie de la majorité», base même de la démocratie. Or, comme l'écrivit Jacques Ellul, «Puisque le gouvernement ne peut suivre l'opinion, il faut que l'opinion suive le gouvernement. Il faut convaincre cette masse, présente, pesante, passionnée, que les décisions techniques du gouvernement sont bonnes et légitimes, que sa politique étrangère est juste.» Le premier universitaire à se spécialiser dans l'étude de la propagande fut un autre Américain, Harold Lasswell (1902-1978), qui «enfonça le clou», en quelque sorte, en affirmant dans un article paru en 1934 qu'il ne faut pas succomber aux «dogmatismes démocratiques selon lesquels les hommes

seraient les meilleurs juges de leurs propres intérêts.» Il s'agit de circonvenir l'ignorance et la superstition des masses: « *La tâche de maintenir l'ascendant d'une élite donnée exige l'utilisation coordonnée des symboles, des biens et de la violence. La propagande peut être consacrée à étendre et défendre l'idéologie qui préserve les méthodes existantes pour gagner la richesse et la distinction.* » On est là au cœur du sujet: la propagande politique a pour objectif de préserver l'ordre établi et l'idéologie dominante en étant, comme l'écrivit Paul Valéry, « *l'art d'empêcher les gens de se mêler de ce qui les regarde*(4).»

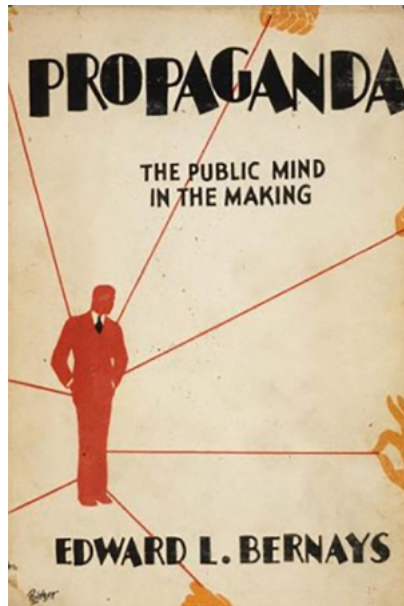
Faute de place, sautons allègrement quelques décennies – et hélas, par la même occasion, plusieurs chapitres passionnants du livre de David Colon! – pour en arriver au XXI<sup>e</sup> siècle, dans l'ère de la «post-vérité», terme apparu en 2004 mais popularisé une douzaine d'années plus tard. Cette abolition de la différence entre vérité et mensonge qu'exprime le terme de post-vérité accompagne désormais le développement de la démocratie. Si l'on a d'un côté le sentiment de vivre à une époque où l'on peut disposer immédiate-

ment de toutes les informations précises et complètes, on est d'un autre côté entré dans ce que Gérard Bronner a appelé la «démocratie des crédules(5) », dans la mesure où les conditions de notre vie contemporaine, associées au fonctionnement de notre cerveau, ont fait de nous des dupes. Le premier vecteur de la post-vérité réside dans le discrédit dont les médias font l'objet. Un

deuxième facteur d'explication se trouve dans la disparition de l'«espace public», dans la mesure où de nombreux médias ont renoncé à la neutralité éditoriale. L'impact négatif – avéré – des nouvelles technologies sur notre capacité de concentration constitue un troisième facteur favorable à la post-vérité. Ces différents facteurs sont le terreau d'une désinfor-

mation de masse, dont les origines sont évidemment plus anciennes: le «mensonge d'État» ne date pas d'hier(6) et connut déjà de riches heures durant la guerre froide. La rumeur et les théories du complot sont des manifestations de la post-vérité, et l'Internet leur a donné une dimension inédite jusque-là.

Ce qui a profondément changé



l'efficacité de la propagande, c'est sa capacité à « cibler » les individus via les téléphones mobiles et l'usage généralisé de l'Internet, des moteurs de recherche et naturellement des réseaux dits « sociaux », les algorithmes permettant désormais de traduire une propagande de masse en propagande individualisée. On a pu en mesurer les effets avec le scandale du *big data* fourni par la société Cambridge Analytica au service du candidat Trump(7).

Avec nos écrans connectés, il est devenu quasiment impossible d'échapper totalement à ce monde devenu orwellien. La différence cruciale entre le monde qu'avait imaginé Orwell dans 1984 et le nôtre, c'est que son monde à lui était celui d'une dictature dans laquelle Big Brother était imposé et non choisi par les citoyens. Alors que nous avons délibérément choisi d'être petit à petit « bigbrotherisés ». Mais certains plus que d'autres. Pas un jour sans qu'on entende parler d'une nouvelle « victime » des réseaux dits « sociaux », sur laquelle, comme disent les médias, « se déversent des torrents de boue et de haine ». Les pauvres ! Je n'ai pas la moindre compassion pour ces soi-disant « victimes » : rien ne les a obligées à ouvrir des comptes sur Twitter, Facebook et autres attrape-crétins. Liberté d'expression ? Et vlan !

Quid de la « liberté de réception », notion introduite en 1997 par Philippe Breton dans *La Parole manipulée*(8) ? Tous les autres, ceux qui, comme moi, essaient de limiter autant que

possible ces intrusions intempêtes, je les invite à rallier ce « *concept original de liberté de réception, sans laquelle la liberté d'expression reste surtout la liberté des puissants.* »

NOTES

1. David Colon, *Propagande. La manipulation de masse dans le monde contemporain* (Belin, 2019).
2. Serge Tchakhotine (1893-1973), *Le viol des foules par la propagande politique* (1939, Gallimard, coll. « Tel », 1992).
3. Seul le second a été traduit en français sous le titre *Propaganda. Comment manipuler l'opinion en politique*, (La Découverte, 2007, avec une préface de Normand Baillergeon).
4. Paul Valéry (1871-1945), *Regards sur le monde actuel* (1931, Gallimard, coll. « Folio essais », 1988).
5. Autre livre passionnant sur ce sujet que celui de Gérald Bronner, *La démocratie des crédules* (PUF, 2013).
6. Lire à ce sujet Hanna Arendt, *Du mensonge à la violence* (1971, Pocket, coll. « Agora les classiques », 2007) pour sa réflexion sur le mensonge d'État à propos des *Pentagon Papers*, qui révélèrent que dès 1965, l'administration américaine savait de façon certaine qu'elle ne pourrait gagner la guerre du Vietnam sur le terrain militaire.
7. Voir à ce sujet le documentaire d'Arte : « *Comment Trump a manipulé l'Amérique ?* »
8. *La parole manipulée*, La Découverte, 1997, coll. « La Découverte/Poche », 2004. Philippe Breton est professeur des universités au Centre universitaire du journalisme (CUEJ) de Strasbourg.

FUTURISK par Sébastien Fanti

## Le dossier santé dématérialisé: bientôt le tour du patient?

**D**E L'INCONVÉNIENT D'ÊTRE NÉ. CE RECUEIL D'APHORISMES DE 1973 QUE L'ON DOIT AU MAÎTRE DE L'AUTOCONSCIENTISATION DU NÉANT, EMIL CIORAN, DEVRAIT ÊTRE OFFERT AUX ANCIENS CONSEILLERS FÉDÉRAUX JOHANN SCHNEIDER-AMMANN ET DORIS LEUTHARD. QUI SONT ALLÉS, DANS LA PLUS PARFAITE OPACITÉ, DISCUTER DES INCONVÉNIENTS DU SECRET MÉDICAL AVEC LES PROFESSIONNELS DU SANTÉ-BUSINESS.

Souvent les journalistes s'interrogent sur les critères objectifs permettant de qualifier le bilan d'un(e) futur(e) ex-ministre. Ils occultent régulièrement, dans leur évaluation, l'impact de ces retraits sur les perspectives politiques et/ou sociétales. La plus magistrale démonstration a été donnée par leur singulière participation des deux plus récents démissionnaires du Conseil fédéral à une réunion secrète qui s'est tenue à Berne le 25 octobre 2018, soit quelques semaines avant la fin de leur mandat.

Digne des huis clos occultes du groupe Bilderberg, ce conciliabule entre initiés portait sur la thématique ô combien futile de la numérisation des données médicales, respectivement de l'accès à ces données. Il réunissait, outre les représentants de l'Intelligentsia académique helvétique, les hauts représentants de sociétés diverses (Roche, Givaudan, les CFF, Swisscom, UBS...), dont Google, firme connue pour son incommensurable appétit en matière de données médicales et le développement de son service en cette matière (Google Health).

Que souhaitaient obtenir ces parangons de vertu et de santé numériques? Rien de moins que l'accès aux données figurant dans le futur dossier électronique du patient. Et pour s'assurer de l'exhaustivité de la source des données,

ils sont décidés à convaincre les autorités politiques, d'une confondante naïveté, de la nécessité d'obliger les médecins à participer au développement du dossier électronique du patient, alors même que rien ne les y oblige selon les dispositions légales actuelles. Certains ont même osé proposer de sanctionner les récalcitrants Esculapes en leur retirant leur licence en cas de refus (sic!). À l'évidence, en matière de santé numérique, ils doivent tous être considérés comme des médocastres... Les principaux intéressés apprécieront la considération qui leur est ici portée. Assurément.

Peut-être serait-il utile et opportun que les «apprentis sorciers» qui dirigent la stratégie numérique de ce pays s'intéressent à ce qui s'est produit dans les pays ayant ainsi acquiescé aux desiderata de tels acteurs de l'économie. À titre d'exemple, il est permis de rappeler les problèmes engendrés par l'accès convenus par des hôpitaux britanniques à DeepMind, société spécialisée de Google dans l'intelligence artificielle (Louis Adams, DeepMind et les données de santé: la Cnil britannique s'en mêle, in: [ZdNet du 4 juillet 2017.](#))

Et qu'ils se remémorent leurs promesses de ne jamais autoriser l'accès au dossier patient à des assureurs privés et des employeurs. Aujourd'hui, il est

question de consentir un accès à des opérateurs téléphoniques, des entreprises pharmaceutiques, des banques, etc. L'exact inverse des garde-fous âprement discutés et implémentés dans les normes.

Le principe de solidarité est le fondement de notre système d'assurances sociales. Si l'on permet d'individualiser l'appréhension des risques, il disparaîtra irrémédiablement. Et à l'instar de Cioran, il nous sera alors possible de conclure à l'inconvénient d'être né... en mauvaise santé.

Il n'y a qu'une seule réponse à cette hérésie si vous voulez éviter de devoir vivre en Absurdie, c'est-à-dire souffrir de la double peine d'être né avec une santé chancelante et de devoir en assumer seul les conséquences: boycottez le dossier électronique de patient, objet des convoitises infinies des acteurs du *big data* !

Voir à ce sujet: la [Turbulence d'Antipresse](#) et le [dossier explosif du Tages Anzeiger](#).



### Passager clandestin

## Arnaud Dotézac: Affaire Benalla et séparation des pouvoirs

**N**OTRE EXPLORATEUR DES COULISSES DE LA POLITIQUE ET DU LANGAGE SE PENCHE CETTE SEMAINE SUR UNE NOTION QUI SEMBLE TRÈS MAL COMPRIS DANS LE SYSTÈME DE LA VE RÉPUBLIQUE. LE FEUILLETON JUDICIAIRE ACTUEL EN DONNE UNE ILLUSTRATION CINGLANTE. LE PRÉSIDENT EST-IL VISÉ PAR UNE MACHINATION POLITIQUE SÉNATORIALE, OU EST-CE LUI QUI VISE LE POUVOIR ABSOLU?

### Contre-pouvoir et opposition

Dès la présentation du rapport d'enquête sénatoriale sur l'affaire

Benalla, Emmanuel Macron a opté pour une défense en délégitimation

de l'adversaire: mensonges, violation caractérisée du principe de séparation des pouvoirs, travestissement de Philippe Bas, président de la commission d'enquête, en Torquemada, etc. Voici donc le vénérable contre-pouvoir sénatorial campé en Grand Inquisiteur et Saint Emmanuel en nouveau martyr de la foi. Déjà «scarifié» par les Gilets jaunes, il ne devrait pas tarder, à ce train-là, à présenter les Stigmates à ses jeunes apôtres-conseillers.

Le monarque présidentiel est d'ailleurs constant dans cette manière *borderline* de contrer tout ce qui serait nuisible à sa majesté. Pas sûr pour autant que cela ne finisse par le desservir et le cloîtrer davantage dans l'isolement typique des fins de règne cataclysmiques.

Le pivot de sa contre-attaque est bien l'accusation de violation de la règle de séparation des pouvoirs et donc de la Constitution, ce qui n'est pas rien. L'argument est assez pratique car le grand public n'a qu'une idée très vague de ce concept juridique présenté comme une variante du «chacun chez soi». Quoi de plus simple ensuite de renvoyer aux peurs inconscientes de la violation de domicile, aux angoisses de l'intrusion par effraction dans l'intimité de chacun? A l'injustice crasse du Torquemada

de service, on ajoute ainsi la crainte instinctive du gang des rôdeurs de nuit.

Sauf que le principe de séparation des «pouvoirs» ne signifie nullement l'organisation du cloisonnement de l'État en trois grandes propriétés privées que seraient l'exécutif, le législatif et le judiciaire. La séparation des pouvoirs, c'est justement le contraire du chacun chez soi, puisqu'elle aménage en fait le droit de contrôle mutuel de chacun envers les autres, le tout au nom du vrai propriétaire du système qu'est le peuple souverain. La séparation des pouvoirs présentée comme norme d'étanchéité n'est rien d'autre qu'un mensonge politique de plus, un leurre coupable, surtout lorsqu'il émane d'une Nicole Belloubet, ancienne membre du Conseil constitutionnel.

Si le but de ce principe est bien d'empêcher que cette étanchéité n'advienne, c'est pour éviter que chacun de ces «pouvoirs» ne s'approprie la souveraineté absolue. Celle que Macron rêve sans doute de voir restaurée à son profit. Bref, si la séparation des pouvoirs est certes un oxymore dont le droit raffole, il n'en matérialise pas moins l'obligation d'accepter les contre-pouvoirs. (*Lire la suite*)



Ceci est un article en libre accès.  
Vous pouvez en lire **(et diffuser!)**  
l'intégralité en ligne:

<http://tinyurl.com/yxjan6lz>

## TURBULENCES

SUISSE | Agenda chargé = antisémitisme?

SCANDALE | Complot contre la sphère privée des patients suisses

FRANCE | Le gouvernement des crétins

MEDIAS | La télévision, un outil du passé

**log.antipresse.net**  
La folie du monde vue  
par l'Antipresse.

### Pain de méninges

#### LA FRANCE BAROQUE

Le dénominateur commun de ce pays est l'imposture, la France ment et ce n'importe le domaine, elle ment aux Français, elle ment à l'Europe, elle en arrive à ne plus savoir quand elle a menti, sa bonne et sa mauvaise foi se mêlent désormais au sein de l'équivoque, c'est la ruine de l'esprit français. La langue est déjà faisandée et la métamorphose se prépare, la race est déjà menacée et d'ici à trois générations, le pays court fortune de devenir la proie du métissage, la nation est engagée au déçu d'elle-même en la séquence des fatalités, ses Princes gagnent au jour la journée le provenu qu'ils devront perdre et quelquefois avec usure, le peuple s'est mis à courir après les nuées que ses maîtres lui désignent, la France entière est devenue baroque. Il reste aux derniers tenants de l'honneur à se réduire en cendres, au milieu des ilotes, des marchands et des sophistes, la mort est le chemin des purs.

— Albert Caraco, *Simple remarques sur la France*, rem. 233 (éd. L'Age d'Homme, 1975).



L'Antipresse ne vit que de vos abonnements et de vos dons.  
Faites-la connaître autour de vous!  
Soutenez cette publication sans égale dans les nouveaux médias!  
antipresse.net